

« La sociologie du présent ne peut se concevoir sans référence à la sociologie du passé »

Entretien avec Serge Paugam

ENTRETIEN



Actuel directeur du Centre Maurice Halbwachs, Serge Paugam nous a accordé le 19 avril dernier un entretien en distanciel. La retranscription qui suit est une sorte de texte parlé. Son armature orale a été lissée, mais son contenu, relu par le sociologue, est fidèle aux propos échangés lors de la rencontre par écrans interposés qu'il a accepté de nous accorder. Le titre, les intertitres et les chapeaux en italique ont été ajoutés par souci de clarté. Idem pour les encadrés.

Histoire et tradition sociologiques

Depuis plus de trente ans, Serge Paugam développe une réflexion sur les inégalités et les ruptures sociales. Ce thème est au cœur de la thèse sur *La disqualification sociale* qu'il soutient en 1988, à l'EHESS, sous la direction de Dominique Schnapper. Dans l'avant-propos d'un *abécédaire sociologique* qu'il a récemment dirigé dans l'encyclopédie de poche « Que sais-je ? », il écrit d'ailleurs que « [l]es sociologues peuvent facilement s'accorder [...] sur le fait que leur discipline est la science des relations sociales »¹. Son travail se nourrit de la lecture de textes classiques, qu'il a plusieurs fois introduits, préfacés ou réunis aux Presses universitaires de France (voir l'encadré ci-dessous).

La chose qui me semble importante est le lien que l'on peut faire entre les classiques et les travaux contemporains. Je me rends compte

que nous ne sommes pas nombreux à mobiliser des données empiriques sur le monde dans lequel nous vivons en les référant aux théories qui ont été constituées à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle par les grands sociologues qui représentent les classiques que nous évoquons sans cesse. D'un côté, il y a ceux qui s'intéressent à l'histoire de la sociologie et des sciences sociales. Ce sont des spécialistes en tant que tels, qui connaissent, je dirais, dans le détail, tout le contexte de la production sociologique dans les premières années de naissance de la sociologie et tout au long de son développement au cours du XX^e siècle. De l'autre, il y a des sociologues qui produisent des enquêtes souvent passionnantes, mais sans ancrer leurs travaux dans le prolongement des questions posées par les fondateurs de la sociologie et sans dialoguer véritablement avec ces derniers. L'enjeu central me semble être de faire le lien entre les recherches contemporaines et la tradition sociologique. Cela se fait finalement assez peu en France, comme à l'étranger d'ailleurs. Or je trouve que nous avons tout intérêt à nous inscrire dans cette histoire de la sociologie quand on fait de la sociologie au présent. Parce qu'on s'aperçoit que nous sommes finalement toujours à la recherche d'objets très ressemblants, qu'on tourne autour de problématiques qui ne sont finalement pas si originales que ça, quand on y réfléchit bien : il existe un lien entre ce que nous faisons et les questions que se posaient les so-

L'éditeur scientifique

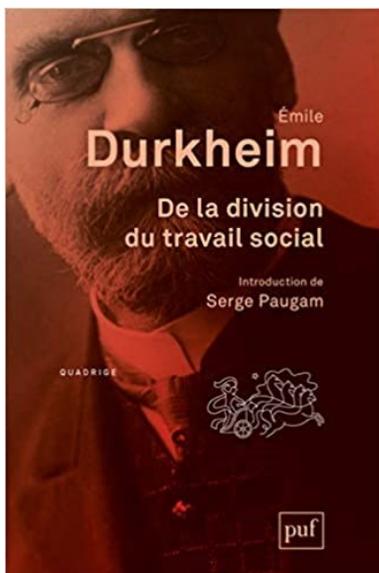
Par ordre alphabétique : Raymond Aron (*Les sociétés modernes*, 2006, *La sociologie allemande contemporaine*, 2007) ; Émile Durkheim (*Le Suicide*, 2013 [2007], *L'Éducation morale*, 2012, *De la division du travail social*, 2013, *Leçons de sociologie*, 2015) et Georg Simmel (*Les Pauvres*, 2019 [2011]). Tous ces titres sont édités en « Quadrige », une collection, avancent les PUF, « qui réunit le fonds exceptionnel [de l'éditeur] et les grands auteurs d'aujourd'hui ». Serge Paugam figure parmi les sociologues contemporains dont plusieurs ouvrages (*La disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté*, 2013 [2000] ; *La société française et ses pauvres*, 2002 ; *Le salarié de la précarité : les nouvelles formes de l'intégration professionnelle*, 2007 ; *La régulation des pauvres* [avec Nicolas Duvoux], 2013 [2008] ; *L'Enquête sociologique* [dir.], 2012 [2010] ; *Repenser la solidarité* [dir.], 2015 [2011]), entretiennent le catalogue.

ciologues du tournant du siècle, fin XIX^e-début XX^e. Je pense justement qu'il faut mettre à l'épreuve ces questionnements anciens et nos recherches empiriques. C'est un peu dans cette esprit là que je travaille. J'ai d'ailleurs introduit plusieurs ouvrages de la tradition sociologique aux Presses universitaires de France.

Prenons comme exemple le thème de la solidarité et des liens sociaux, qui concerne un ouvrage que je vais bientôt publier². Je constate par exemple la difficulté d'utiliser aujourd'hui le concept de solidarité dans les sciences sociales, tant le terme est devenu polysémique. On l'utilise pour qualifier de nombreux phénomènes qui n'ont pas forcément la même signification (philosophique, militante, religieuse, syndicale, etc.). J'essaye donc de construire un cadre d'analyse pour y réfléchir, que je retrouve chez Durkheim. Et l'évolution de mon rapport au concept de solidarité me conduit à voir que son utilisation a aussi posé des problèmes à l'auteur des *Règles de la*



méthode sociologique. Lui-même a d'ailleurs fini par abandonner les concepts de solidarité mécanique et de solidarité organique, au cœur de *La division du travail social*. La question que je me pose au présent me conduit donc à réfléchir à cet objet en soi : pourquoi Durkheim n'utilise-t-il plus ces concepts ? On trouve des réponses en se replongeant dans l'histoire des années qui ont suivi la publication de sa thèse (*De la division du travail social* est éditée chez Alcan en 1893, dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine »). C'est aussi une façon de dialoguer avec les sociologues du passé, de s'inscrire finalement dans le prolongement de leur pensée en saisissant les difficultés épistémologiques auxquelles ils se sont affrontés. Et donc de voir la façon dont ils ont essayé de trouver des solutions pour dépasser ces obstacles. Relire les sociologues du passé ne veut d'ailleurs pas forcément dire leur donner raison. C'est aussi pointer les limites de leur raisonnement. J'ai donc parfois une position critique vis-à-vis de Durkheim, même si c'est un auteur qui me passionne et que je me retrouve beaucoup dans sa façon de poser les problèmes.



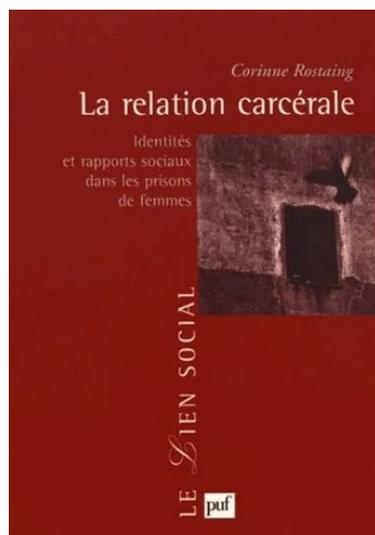
Éditer la sociologie depuis trois décennies

Au fil de sa trajectoire académique, Serge Paugam a également endossé plusieurs responsabilités éditoriales, lui permettant de considérer les changements de l'édition de la sociologie aussi bien que ceux du profil de ses lecteurs (voir l'encadré ci-dessous).

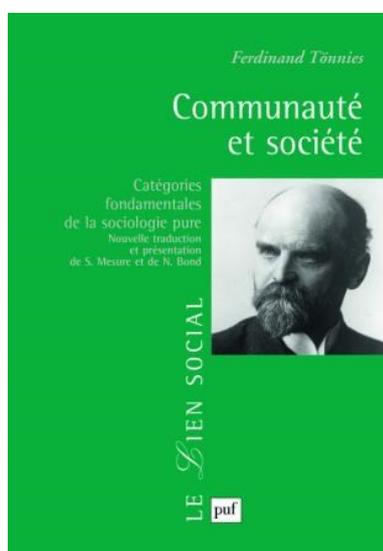
En tant qu'enseignant et qu'éditeur, je suis frappé par la façon dont le rapport à la lecture a évolué. Les sociologues de ma génération avaient par exemple à cœur de constituer leur propre bibliothèque, de s'entourer de tous les classiques, d'avoir près d'eux tout ce qui était important pour pouvoir lire et relire à disposition les textes essentiels. Aujourd'hui, je trouve que c'est beaucoup moins le cas, parce que les usages de lecture ont évolué. C'est un détail, mais je ne vois pas beaucoup de jeunes sociologues ayant leur propre bibliothèque. Pourquoi avoir une bonne bibliothèque, d'ailleurs, puisqu'avec internet, on a accès à une somme d'articles, parfois même à des ouvrages qui se trouvent maintenant directement en ligne. Cela traduit peut-être aussi une forme d'appauvrissement intellectuel, dans le sens où on n'éprouve peut-être pas aujourd'hui le besoin de se nourrir des textes classiques. Cela ne veut évidemment pas dire que les jeunes sociologues ne lisent pas, il y a aujourd'hui toute une génération de sociologues brillants, mais simplement que le rapport à la lecture des classiques a changé. Aujourd'hui, il me semble qu'on va plus à l'essentiel, aux articles contemporains, plutôt que d'entreprendre une discussion avec les textes considérés comme poussiéreux du passé.

Le directeur de collection

La collection « Le lien social » est fondée en 1997 aux Presses universitaires de France et contient aujourd'hui 89 ouvrages, dont on peut consulter la liste exhaustive et les cycles de publication grâce au catalogue général de la Bibliothèque nationale de France. Le site internet de l'éditeur indique qu'elle « entend s'appuyer sur les recherches menées en sciences sociales pour éclairer les choix et nourrir la réflexion des citoyens soucieux de comprendre les évolutions, mais aussi les fondements des sociétés modernes [...] L'ambition de cette collection, ajoute-t-il, correspond au projet intellectuel de rendre accessibles à un large lectorat les recherches empiriques et théoriques réalisées par les chercheurs en sciences sociales et d'aider ainsi, par un effort de clarification mais aussi de distanciation, à mieux comprendre à la fois ce qui cimenter les sociétés modernes et ce qui les divise, ce qui les protège et ce qui les menace. »



La collection « Le lien social » comptera bientôt une centaine d'ouvrages. Les premiers titres sont parus en 1997 (le livre de Jean-Hughes Déchaux *Le souvenir des morts*, ou celui de Corinne Rostaing sur *La relation carcérale*). Ce travail d'éditeur était pour moi très intéressant, parce que je recevais beaucoup de propositions, sans doute aussi du fait de mon positionnement, parce que je ne suis pas marqué par une école particulière, je suis un sociologue qui dialogue avec les écoles. J'ai donc publié dans la collection des ouvrages qui représentent une grande variété d'approches. Autour du sujet du lien social s'articulaient les thèmes de la construction des identités sociales, des inégalités, du rapport à l'État. Il était aussi question de republier des classiques, par exemple Tönnies³. Ça m'a donné aussi la possibilité de découvrir de jeunes sociologues de talent, qui publiaient par-



fois dans la collection leur premier ouvrage. L'idée était alors de faire de la publication en question un titre de référence. On travaillait vraiment d'arrache pied pour faire d'une thèse un livre qui allait compter dans la carrière de l'auteur. En identifiant des objets marquants, des thèmes traités de manière originale, il s'agissait d'œuvrer à la construction d'un solide catalogue. Il fallait toucher le milieu académique mais également s'adresser à un public plus large. Il était nécessaire de retravailler des recherches universitaires pour toucher un lectorat plus vaste que celui des seuls chercheurs. L'objectif était d'écouler pour chaque livre 1 000 exemplaires dès la première année, ce qui a été souvent atteint. Toucher un public de lecteurs pas seulement constitué de sociologues était un vrai défi. Il y a eu de très beaux succès, même si le paysage éditorial a profondément changé ces dernières années, à cause de la crise que traverse l'édition de SHS⁴.

La revue *Sociologie* a maintenant un peu plus de dix ans⁵. Les plus grandes revues de sociologie (la *RFS*, *Sociologie du travail*, les *Archives européennes de sociologie*, etc.) ont été créées au moment de la professionnalisation du métier de sociologue, entre les années 1940 (Les *Cahiers internationaux de sociologie* sont fondés en 1946) et les années 1970. Le paysage éditorial ne me paraissait pas s'être beaucoup renouvelé depuis cette époque. En créant *Sociologie*, l'objectif était de promouvoir une nouvelle revue généraliste d'excellence de sociologie ouverte sur les frontières et sur les débats qui traversent la discipline ; une publication complémentaire, d'un style distinct de la *Revue française de sociologie*, ouverte également aux différents courants théoriques et méthodologiques de la discipline et donc en cela d'un esprit contrasté par rapport à la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*, qui est, comme chacun le sait, une grande revue, mais une revue d'école. Cette ligne

éditoriale ne pouvait être tenue que si le comité de rédaction était lui-même composé de membres représentant la diversité de ces courants et la pluralité des objets et domaines de la sociologie, ce que nous essayons de maintenir depuis le début en veillant au renouvellement régulier de ce comité. Le travail de ce dernier est en cela exigeant – il faut se mettre d'accord et surmonter des appréciations parfois divergentes – et d'une grande richesse. L'usage du terme *Sociologie* au singulier m'a quant à lui toujours paru plus fort que le pluriel, car je pense qu'il est important de pouvoir parler d'une discipline en tant que telle. Car s'il y a bien plusieurs types de sociologies,



nous travaillons toujours dans le prolongement d'une tradition. Nous pouvons parler au nom d'une discipline qui a besoin de se définir et de se mobiliser, me semble-t-il, autour de ses objets traditionnels. Le singulier marque le périmètre d'une discipline commune, dont le tracé des frontières invite logiquement à dialoguer avec d'autres spécialistes : historiens, anthropologues, économistes, psychologues. Ce genre d'échanges me paraît justement être facilité lorsque l'identité de la sociologie est affirmée. Dans la même perspective, il me semble réducteur de faire des sciences sociales en général en gommant les distinctions entre les disciplines. En tant que directeur d'études à l'EHESS, je par-

ticiper par exemple à une réflexion générale qui concerne l'ensemble des sciences sociales, mais je sais en même temps dans quelle filiation je m'inscris et au nom de quelle tradition je parle. La fondation de *Sociologie* en témoigne.

Des habitus sociologiques nationaux

S'agissant des relations entre les diverses sciences sociales, des traditions et des approches différentes semblent d'ailleurs se manifester d'un pays à l'autre⁶. Un *habitus* sociologique français existe, me semble-t-il, parmi d'autres sensibilités nationales de la sociologie. Sans doute une certaine forme d'éclectisme méthodologique nous empêche-t-elle parfois de dialoguer avec un certain nombre de traditions de recherche. Les sociologues français sont par exemple peu nombreux à pratiquer une sociologie essentiellement quantitative et à publier dans les grandes revues internationales qui en font une spécialité et parfois une condition. Peut-être parce que l'espace éditorial hexagonal qui s'est progressivement constitué est suffisamment vaste et structuré pour leur permettre de publier l'essentiel de leurs travaux dans leur propre langue selon leur tradition, ce qui est à la fois une chance, mais aussi un risque

de repli sur soi. La sociologie allemande, par exemple, me semble quant à elle être beaucoup plus liée à une tradition philosophique. Les britanniques, eux, produisent une sociologie très fortement ancrée dans l'empirie avec une distinction très marquée entre la sociologie et l'anthropologie.

Lévi-Strauss, ou Braudel, sont des grandes figures des sciences sociales qui ont dialogué avec la sociologie française, et ont joué un rôle important dans la façon dont une certaine forme de tradition hexagonale en sociologie s'est constituée. L'articulation de la sociologie, l'anthropologie et l'histoire, caractéristique des travaux de Jean-Claude Passeron par exemple, en témoigne. Les liaisons entre la sociologie et l'anthropologie en France, illustrées par les liens entre Durkheim et Mauss expliquent peut-être une certaine forme de réticence vis-à-vis des approches strictement quantitatives.

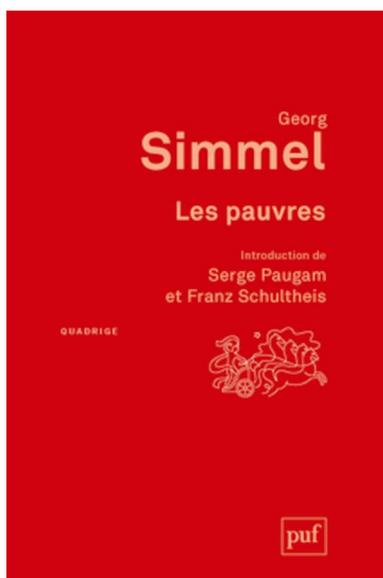
Questions d'époques

Entré au CNRS en qualité de chargé de recherche en 1989, nommé directeur de recherche en 1998, directeur d'études à l'EHESS depuis 2001, actuel directeur du Centre Maurice Halbwachs, Serge Paugam distingue plusieurs périodes concernant l'histoire récente de la sociologie hexagonale.

On peut considérer un certain nombre de changements entre les années 1960, séquence de luttes sociales, notamment à l'Université, et l'époque actuelle. Dans les années 1960, période caractérisée par un quasi-plein emploi et un rayonnement de la société salariale, la sociologie étudiait prioritairement la question des classes sociales. Les sociologues se distinguaient alors par l'étude d'un groupe social spécifique : Michel Crozier avec les employés, Alain Touraine avec les ouvriers, Henri Mendras avec les paysans. On tournait autour de grandes questions liées aux inégalités, ce

dont témoignent alors les travaux de Bourdieu concernant l'éducation et la culture. La question sociale vue sous l'angle des classes sociales était à cette époque l'objet même de la sociologie. Ensuite, dans les années 1980 et 1990, la sociologie se préoccupe davantage des fractures sociales et la thématique de la pauvreté et de l'exclusion devient centrale. Ce sujet affleure avec la dégradation de la société salariale et la redécouverte des grandes questions posées par Durkheim sur les désordres et les dysfonctionnements de la société. La crise de la société salariale a conduit les sociologues, sans perdre la perspective des classes sociales, à reprendre à nouveau frais les grandes questions de l'intégration et de la régulation sociales. Dans cette phase, la sociologie pouvait apporter des solutions à tous les réformateurs sociaux qui recherchaient des solutions aux dérives de la société salariale : que faire justement pour que la société française et les sociétés européennes affrontent de façon plus efficace le chômage, la précarité professionnelle. La sociologie a trouvé preneur en raison de cette demande sociale de compréhension des mécanismes à l'œuvre dans la société. Cela explique d'ailleurs la mobilisation de mes travaux en dehors du monde académique, tout comme ceux de Robert Castel : *Les métamorphoses de la question sociale*, paru en 1995, connaît dès sa publication un grand succès. Aujourd'hui, une autre phase me semble se dessiner, qui montre que la sociologie est très présente et qu'elle répond encore une fois à des demandes sociales. Elle consacre à mon avis l'analyse des formes de discrimination. La question du racisme, mais aussi du genre, est maintenant au cœur des réflexions sociologiques. Cette transformation me semble aussi refléter l'évolution des sensibilités d'une époque. On pourrait donc

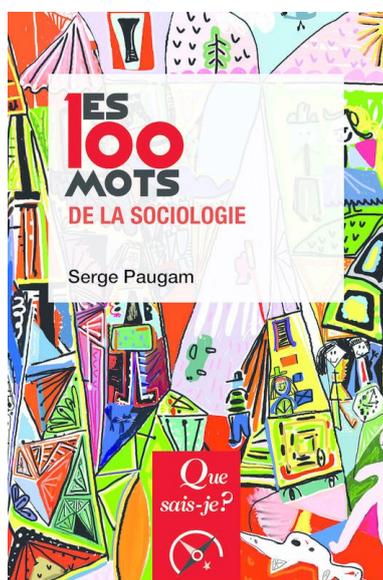




distinguer trois phases dans l'histoire récente de la sociologie : le moment des classes sociales d'abord, lié à une période d'effervescence intellectuelle et politique caractéristique des années 1960 ; celui des fractures sociales ensuite, associé à la reformulation de la question sociale au prisme de la fragilisation de la société salariale à partir des années 1980 ; une séquence plus récente enfin, enclenchée à partir des années 2000, qui se concentre particulièrement sur l'épreuve des discriminations. Dans chacune de ces phases, la sociologie apporte un éclairage et correspond à une demande sociale. Les travaux des sociologues se distinguent donc d'un point de vue académique, mais également par leur capacité à dialoguer avec les attentes de la société. La question de la circulation des savoirs sociologiques en dehors de l'espace académique est donc constitutive de la réflexion sociologique elle-même. Lorsque Durkheim publie *De la division du travail social*, les enjeux liés à la solidarité étaient au cœur de tous les débats. Durkheim aussi entendait répondre à une demande sociale d'une certaine manière. Nous sommes toujours dans cette perspective. La question se pose par contre de savoir si la sociologie crée de nouveaux objets d'études ou bien alors si elle s'adapte aux thématiques de l'époque. La demande sociale précède-t-elle la réflexion sociologique,

ou bien alors la production sociologique conduit-elle la demande sociale à se transformer ? Certainement un peu des deux. Ma thèse, par exemple, était en phase avec le questionnement d'une époque, ce qui ne m'empêchait pas de garder une certaine distance, un décalage vis-à-vis de cette demande stricte, m'ayant permis de réfléchir à la question de la pauvreté. C'est d'ailleurs en grande partie la lecture du texte de 1908 de Simmel sur *Les pauvres* qui m'a conduit à proposer une approche sociologique du sujet. Dans ce mouvement historique de va-et-vient entre réflexion sociologique et demande sociale se manifeste pourtant le risque de considérer le sociologue comme une sorte de conseiller du prince ou d'idéologue masqué. Il est clair que le sociologue n'est pas totalement neutre, raison pour laquelle il doit entreprendre un travail rigoureux de réflexivité. Avoir un rapport réflexif à son savoir est la seule façon d'éviter le piège de l'accusation idéologique et de ne pas confondre une impossible neutralité avec un positionnement partisan.

Propos recueillis
par Sébastien Zerilli



Notes

¹ Serge Paugam, « Avant-propos », in Serge Paugam (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Que sais-je ?, 2018 [2010], p. 3.

² Serge Paugam, *De l'attachement social. Principes de la solidarité au XX^e siècle*, à paraître en 2022 aux Éditions du Seuil.

³ Ferdinand Tönnies, *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, Puf, « Le lien social », 2010 ; *Karl Marx, sa vie et son œuvre*, Paris, Puf, « Le lien social », 2012.

⁴ À ce sujet, voir l'avant-propos que Christophe Prochasson signe à l'ouvrage codirigé par Étienne Anheim et Livia Foraison, *L'Édition en sciences humaines et sociales: Enjeux et défis*, Paris, Éditions de l'EHESS, « Cas de figure », 2021, p. 13-15.

⁵ La ligne éditoriale de la revue est présentée sur son site internet: <https://journals.openedition.org/sociologie/157>. Une série d'éditoriaux, signés par Serge Paugam (2010, vol. 1, n° 1 ; 2015, vol. 6, n° 1 ; 2020, vol. 11, n° 3, tous accessibles en ligne via l'hyperlien indiqué plus haut), en jalonnent l'histoire.

⁶ À ce sujet, voir l'épilogue que signe Johann Heilbron à *La Sociologie française*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 311 et suivantes.